

Nicole Debrand

Les maisons-Constance

Voici des fragments d'une œuvre en attente. Ample l'œuvre ; brefs les fragments. Les choisissant — les désinsérant de leur contexte —, on a cherché à ne pas perdre, dans ce peu de pages, les rythmes et échos qui traversent l'ensemble de *Constance*, texte lentement et interrogativement narratif de Nicole Debrand.

Constance est l'acharnée poursuite d'une figure. « Constance » y glisse comme une présence toujours autre — à prendre en œuvre. Moments et lieux successivement essayés n'y suffisent jamais. Rien ne se laisse dire dans ces vagues de récit, que stations provisoires.

D'où ces « maisons-Constance », dont l'écrit de Nicole Debrand est scandé. Ce sont autant de tentatives de stabilité (un peu comme Marina Tsvetaeva parlait d'une « tentative de chambre »), bientôt emportées, ou désagrégées, ou décollées — fragile peau d'image —, ou ironiquement délaissées.

Lieux et temps se soulèvent, dans *Constance*, ils brûlent, mais comme voilés, à distance. Par là se manifeste quelque chose des conditions mêmes de l'écriture de cette œuvre. Oui, une odeur de fleuve, une complicité avec des durées enfouies. Ces pages viennent de loin : d'un loin partout à déceler.

C.M.

Elle a oublié le nom du cours d'eau qui traverse Ferrières-en-Gâtinais. Étroit mais vif. L'aubergiste avait installé des tables sur la berge. Une faible retenue donnait une vigueur artificielle aux eaux qui jouaient à cascader en aval, sous un pont. Assise dans un fauteuil d'osier elle attendait, un livre sur les genoux, faisait semblant de lire, semblant d'utiliser la rivière à une méditation sur le temps, semblant de ne pas attendre. Il allait venir. Il avait obtenu le rendez-vous, la promesse, elle avait décidé du lieu. L'escalier sentait la cire, et la main courante avait des rondeurs d'épaule pour vous conduire aux chambres.

Ce qu'elle aime dans les hôtels, c'est qu'on y arrive chargé de rien, qu'ils vous dépouillent à l'essentiel. Même si le séjour se prolonge, on ne peut rien en posséder que l'errance, la contrainte qu'ils vous imposent d'être voyageur. Sa robe devient au soir une toile à tendre sur le sommeil et, comme dans les déserts de sable, elle boit à l'aube la rosée dont la nuit l'a imprégnée. On y est attendu, hôtes à racines aériennes. On y voyage à travers soi.

*

A Port-Lesney en bord de Loue, elle est assise sur un banc, s'adosse au discours de l'eau vive pour contempler la façade immobile qui articule si lentement qu'on la croirait muette. Constance explore sa patience. Elle écoute le mur, non ce qu'il dissimule — la paysanne en

tablier noir qui fait les chambres, les pots d'émail vidés, le ringard qui tisonne la cuisinière en fonte, les cercles mis ou retirés au besoin des chaudrons, le coup de sabot dans le derrière du chien qui se met toujours en travers du passage, la chopine débouchée pour le pêcheur qui apporte les truites quotidiennes, peut-être les écrevisses — mais ce qu'il dit, le mur de façade, dans le tête-à-tête qu'elle lui impose, statue interrogeant l'architecture. Elle n'est d'ici qu'autant qu'il lui prête une mémoire.

Parfois au contraire, c'est l'intérieur qui donne à l'hôtel sa vocation. A Vézelay, près de la basilique, elle voit cru entrer par erreur dans une maison particulière, jusqu'au moment où on lui fit choisir la chambre qu'elle désirait. Que préférerait-elle ? Vue sur la Sainte-Madeleine, ou sur le jardin ? Soleil tôt matin ou couchant ? Madame peut choisir, c'est le même prix. Constance a le choix entre des lits immenses. Si elle dort dans celui-ci, aux montants de fer, que va-t-elle apprendre durant la nuit ? Ou de cet autre en merisier ? Elle désigne la chambre la plus petite, occupée presque entièrement par un lit très haut, monumental, en bois roux. Elle pourra s'y étendre, parfaire sa position, attendre qu'aient cessé les derniers craquements, ralentir sa respiration et passer la nuit sur son lit de mort.

*

Le chalet, crabe vidé de sa chair.

Le plus étonnant n'est pas qu'il existe toujours, mais qu'il existe déjà, à l'abandon ménagé pour cette rencontre future.

Déjà le portail s'ouvrira difficilement, empêché par la végétation libre, déjà le pavage se sera teint en vert-de-gris pour rappeler la tonnelle vacillant de trop de rosiers anciens. Déjà les trois bâtiments auront pris l'air inhabité, la véranda n'abritera plus que l'ombre des tilleuls et la fragrance d'un chèvrefeuille exubérant. Les plates-bandes auront à maintes ruptures transgressé leurs limites. L'entrée en sera plus solennelle que celle du château en face, Fontainebleau, trop propre, d'un présent trop vieux. Ici, franchi le seuil, les pas ne pourront qu'être mesurés, les gestes accomplir un rituel.

Pierre ne vit plus dans l'hôtel depuis que sa mère est morte. Il ne reprend du service que pour ordonner innocemment les miracles de l'avenir. Il participe à l'agape, en garantit l'harmonie. En retour, ses hôtes dressent table et couvert, se penchent sur les marmites où cuit le repas de la fête. La cuisine n'a plus de couleur, ses murs sont envahis d'instruments usagés, de salpêtre et d'araignées heureuses. Pierre officie en blouse blanche et toque de cuisinier. Il redresse au passage les tiges des roses trémières toujours nostalgiques de la guimauve, ouvre les portes des chambres en parlant de solitude.

Elle restera au rez-de-chaussée. Deux portes-fenêtres assurent l'essentielle continuité extérieur-intérieur. Cette nuit, sur le grand lit, elle fera l'amour parmi les étoiles du miroir, couverte dénudée par les noisetiers qui animent le parquet. La lune est pleine. Le souper servi. Derrière elle, la profondeur de la chambre. Devant, une lumière brûle dans la pièce qui fut la réception.

C'est là qu'elle aimait à demeurer jusqu'à la clôture du portail. « — Pierre, tout notre monde est-il couché ? — Oui, mère. — C'est l'heure. Tout est prêt pour les déjeuners ? — Oui, mère. — Tu n'as pas bonne mine, mon petit. » Il a 52 ans et il est fatigué. Elle le baise au front, souffle les dernières lumières et va s'étendre en insomnie.

Pierre sert des vins qu'elle n'a jamais goûtés. Son ivresse creuse la respiration de la chambre. Elle s'ouvre. Les voix autour d'elle sourient et murmurent un tissu d'orchestre. Elle chante.

La silhouette de Pierre erre dans la pièce où sa mère demeurait jusqu'à la clôture du portail. Il la cherche pour qu'elle le baise au front, qu'elle se fâche comme ce jour où il avait désobéi. Cet hôtel, c'est sa maison ; il y habite et n'a jamais désobéi. Le jour de ses 60 ans, est-ce l'orage de juillet ou le gémissement de plaisir qui montait du rez-de-chaussée jusqu'à sa chambre, il n'a pas pu se coucher. De la fenêtre, il a entendu trop tard le frapement de la canne sur le sol. Elle l'a giflé.

Elle chante, et gémira toute la nuit.

*

C'est l'heure de s'accrocher à la rambarde pour scruter le flot des passants, se raconter leur histoire, selon le volume de leur filet à provisions, le rythme de leur marche, leurs vêtements. — Dans la première rame de métro, le matin, à Paris, les travailleurs noirs sont verts de fatigue. On ne peut imaginer qu'ils puissent marcher jusqu'au soir et qu'un immeuble du XX^e arrondissement retentira de leurs chants, de leurs rires entre deux bouchées de patate douce —. C'est l'heure de dîner. Si l'on ne revient pas du cimetière, c'est l'heure où le temps ne presse plus, où l'on peut croire qu'il ne pressera plus. L'heure triste, l'heure douloureuse, heureuse, où l'on fait des projets autant que des repas — si l'on ne revient pas tout seul du cimetière.

Elle tourne avec une grande cuillère, dans une casserole sans doute. Nous ne voyons que le manche. Les deux hommes sont assis derrière elle et boivent dans des verres ordinaires. Que boivent-ils ? Elle ajoute du poivre — amplitude du geste actionnant le moulin à poivre, à moins que ce ne soit du sel — leur fait face. Elle prend le verre d'un des hommes. L'autre se lève, sort de notre champ visuel. Eux deux restent à s'enlacer ; ils se baisent les lèvres, se caressent et brutalement se séparent. Nous ne voyons rien que nos deux personnages, de dos. Ils sem-

blent parler avec le troisième (ou quelqu'un d'autre ?). Elle baisse le feu (en tout cas elle tourne un bouton de la cuisinière). Seule dans la cuisine, elle finit un verre. Un des hommes revient, courbé, traînant quelque chose qui semble lourd ; que la hauteur de la croisée ne permet pas de voir. Elle éteint la lumière. L'aquarium n'est plus éclairé. Il nous reste le ciel de juillet qui prend la couleur et les étoiles d'un dessin animé.

Au détour de la falaise, notre regard découvre une hamada qu'il faudra traverser, entre cheminées et antennes, pour atteindre à l'aube la lassitude de Constance.

*

Parlez, parlez encore. Loba lingala. Nani wâna ? N'gai Constance. Lobi tokotémbola, na bôngo okanga biloko no yo, mpô tokolongwa éwa na ntongotongo. Lobi tokotambola mosica, na boye malamu tobima na ntongo na butu mpenja. Parlez kirundi, ouolof, polonais, lituanien, letton, hébreu, celte, malayalam, français, allemand, arabe. Inventez des langages dont naissent des géantes. Psalmodiez, cantillez, jouez, jouez des cordes et du palais, dur et mou, jouez des dents, des lèvres, de la langue, jouez du diaphragme, martelez, sussurez, murmurez : tikana, tikana, bolingo ! Noyez le sens, la parole dans la crue de la voix. Dies irae, dies illa, cuncta stricte, a mazeldigeschuch. Quando tremor est venturus — L'iris est mort, gras écœurant comme une outarde blessée —. Elle saura bien aux sifflantes surprendre la trahison. Jamais accoutumée au poids de la chaîne, du collier, de la main contraignant la nuque, elle reconnaîtra la claque des dentales. Parlez. Il est temps encore de dire n'importe quoi d'une voix lente et grave, et sonore et tendre. Même dans les langues de syntaxe centralisatrice (rejetez le verbe en fin de proposition pour verrouiller le signifié, attendu), les langues de la concordance des temps et des classes. Nous ne sommes pas trop de deux.

Nous revendiquons le droit d'être injustes, Constance n'a aucun besoin de pitié. Elle veut de la musique, la musique, la passion, la poésie ! « Et in arcadia ego... »

*

Nous décryptons les maisons qu'aurait habitées Constance, méthodiquement — bataille navale, mots croisés —, en B3 la fenêtre du premier étage s'inscrit parfaitement — B2 et B4 les volets rabattus contre le mur —. C'est la bonne distance ; plus près, nous n'aurions plus de repère contre la béance. — Les tonnelles permettent le repérage du ciel ; parfois : carré bleu, effilochure blanche, passage diagonal d'un

chèvrefeuille ; pleins et déliés d'une signature, d'une écriture, qui projette un quadrillage imaginaire pour se reformer identique —. Nous appliquons aux lieux sa présence, pour découvrir les éléments, les mots ?, vraiment Constance, parmi la prolifération des signes.

L'errance exotique n'ajoutait rien à ce que nous connaissions de Constance : elle creusait sa présence en nous, autour de nous ; elle nous définissait et la laissait échapper. Le désir frustré de l'atteindre, de la saisir définitivement nous avait fait courir. Nous comprîmes que pour ralentir sa fuite, il fallait ralentir notre marche, jusqu'à tenter l'immobilité.

*

La mauve est une plante à fleurs roses ou violet pâle dont l'infusion est calmante. Constance aime à se promener au bord des Mauves, ces cours d'eau qui de Beauce affluent vers la Loire après Meung. Elles sourdent dans un univers touffu, l'image tempérée d'une jungle, portent des barques étroites à fond plat dans une lumière paléolithique, s'unissent pour revenir au jour, plus larges jusqu'au confluent où bouter de leur limpidité la densité sableuse du fleuve. Le souvenir de cette naissance dangereuse resurgit à tel détour du sentier qui la longe lorsque le pas avertit plus aval les rats d'eau qui disparaissent sous une souche déracinée. Elle marche lentement, engourdie par la douceur des harmonies végétales, fascinée par l'irruption animale dont elle sent en elle la violence dissimulée.

La Loire avance, trouble parfois mais non troublée, projette sur ses rives sa conception de l'immensité. La drague a beau changer quelquefois de lieu, son architecture semble immobile, rouillée depuis l'origine, placée comme repère dans un pèlerinage, pierre runique à l'usage perdu, surplus abandonné par la horde contemporaine, totem suceur de sable, insecte préfigurant les espèces d'après l'apocalypse. Instrument de travail et d'épouvante planté en Loire comme sont accrochées les corneilles aux branches hautes sur l'autre rive, territoire des chasses et des marais, où l'on accède, passée la dentelle éphémère des cerisiers gardée par le signe de mort.

*

Elle aime les terres usées, les petits matins qui ravient les terres usées — pas les printemps ou l'exubérance lassante des terres neuves —, les maisons solitaires ou groupées irrégulières comme cours d'eau pactisant avec la nature des sols.

Ils marchent sur la route de Josnes ; ils vont vivre ensemble, bientôt, pour toujours. Le mariage est chose sacrée. Leur maison est en

construction dans le lotissement. A l'intérieur, ils pourront faire ce qu'ils voudront. Sa taille est si fine qu'il a trop de ses deux mains pour la tenir enserrée. Ils planteront des troènes contre le grillage et les soirs d'hiver quand il rentrera ils brancheront dans la cheminée les bûches de plastique. S'il ne se trompe pas, entre ces pavillons tous pareils. Ils rient.

*

Les maisons-Constance vieillissent en exaltation. On les reconnaît à cette jubilation muette qui s'accommode du geai comme du merle, fait même chant de toute saison. La corde à linge altère à peine le souffle des fenêtres d'un envol arrêté de pinces en migration — Constance dut-elle jamais faire la lessive ? — Les meules de foin que dore le crépuscule exhalent la même exultation. Chalet savoyard, ferme beauceronne, maison de marinier de Loire, gentilhommière en Corrèze ; sa présence n'était pas liée aux dimensions, mais à un trop plein d'être qui sourd des façades en dépit des volets, en dépit des arbres, du pot de fleur ou du parc clôturé. Même en bord de rue, elle habite toujours en retrait, s'offre la distance, la profondeur, le luxe d'être plus loin, différente.

Sans doute Constance était-elle riche — elle le fut certainement pendant une longue période de sa vie —. Elle y gagna éducation, instructif, culture, mauvaise conscience et oubli. Le mépris de l'argent et des affaires. Du temps pour être nue et s'enfermer.

*

Elle passe sans innocence le long des maisons, s'arrête aux grilles dont la beauté la retient — Josnes, Saint-Laurent-des-Bois — comme elle parcourrait une exposition — « On touche avec les yeux » — dont les fers peut-être, la nuit fermée, réinventent les murs dont ils furent arrachés.

Gril horizontal, point. Grille verticale, point en suspension ; forme ouverte et finie, musique de Berg qui ne déploie jamais la phrase circonstanciée, pose l'objet sonore et son potentiel. On peut croire la franchir intègre ; si l'on ne s'y empale, on change de statut. Les barreaux de son ventail protégeaient les yeux du guerrier, sans doute, ils quadrillaient le corps de l'ennemi comme mire à viser juste le mannequin déjà morcelé.

*

Nous étions-nous trompées de direction ? Plus nous avançons plus s'estompait l'éblouissement. Doute. Peut-être l'obstination cartésienne

ne vaut-elle que pour les bois de feuillus. Nous nous obstinions dans le désert. A la longue, la présence de Constance se dégradait, se ruinait. La mise à mots, encore insuffisante pour rendre compte, légitime, de l'enjeu d'écrire, parfois épuisait notre désir, vidait son nom de toute existence, avec la brutalité d'un feu bactérien. Découragées.

Hors l'exhaustivité pas de garantie d'aboutir ? — nous nous lassions d'envoyer des lettres toujours reçues après notre arrivée, « nous reviendrons avant-hier ».

Il fallut — le parti étant pris de la durée — interrompre la rédaction de Constance pour continuer à vivre sa quête, la nôtre ; marcher vraiment, à sentir les muscles des cuisses, l'ivresse de trop d'air marin contemporain dans nos bronches vivantes ; écouter les voix menaçantes menacées du monde en l'accidentelle année 1983. Balance de la création. Au sortir de l'eau, réduites à, épanouies, deux corps cinglés de vent sableux, l'évidence : nous devons cesser de mourir avec elle pour témoigner. Sa langueur, un mot, un mot sans agonie. Lui appartient à jamais ses terreurs, ses enthousiasmes, son ironie. Autrui réelle distincte irrémédiablement. Constance Lange n'exige rien, c'est à son personnage que nous nous devons.

Comme un feu dévoré par l'âpreté du mur, les flammèches de vigne vierge meurent en vague entre les pierres. Passer de l'autre côté du masque ; il n'y aurait plus à écrire. Les glycines, lilas, jasmins et chèvrefeuilles nous auront longtemps diverties : la belle maison qui palpite sous sa toison de lierre. Il nous fallut le mur de la bergerie solognote pour réapprendre à lire. Vision orthogonale, les moutons moutonnant sur l'abscisse, le mur désert ordonnant l'espace.

*

A l'entrée, les tombes sont sales. Une odeur de rue, de suie, une crasse de pots d'échappement obscurcie par le reproche du pont qui les enjambe : elles tiennent trop de place. Aucune fleur. Un courant d'air. Fermez les portes des chapelles. Les carreaux sont cassés. Il n'y a plus rien à recueillir. Comment un mort peut-il être vieux ? Qui gouverne au-dessous ?

La rue aux Juifs s'étrécit après le tournant. Le soleil du matin d'un juillet. Nous marchons dans le cimetière Montmartre. Nous ne pouvons pas encore nous parler. La nuit entière nous a séparées. Nous ne savons pas encore. Silencieuses comme pour l'escalade, l'une écoutant le souffle de l'autre. Les oiseaux ignorent notre débat muet. Plus loin, des marches font obstacle et siège. Soudain, doucement, Constance.

Le livre, le livre jamais lu lui glisse des mains. Le livre des mains se débrotche, se délie. La bouche se gonfle en fin de lèvres adorantes. Du plus profond désancrées, les voix remontent, plongeuses grises, aveu-

glées qui jaillissent plus haut que le visage, meurent accomplies dans l'aura des cheveux. Telle, sur le fauteuil, sans plus d'âge, elle échappe, seule, achevée, Constance Lange.

*

En pleine Beauce, à la croisée des courants d'air brutaux qui herissent les mottes et les épis, elles ont ouvert un bar où s'arrêtent les camionneurs, fréquentent les petits vieux de l'hospice qu'on sèvre de vin et les agriculteurs qui reviennent en tracteur des lots éloignés de leurs forteresses. Une halte de carrefour, un lieu d'hommes. Deux femmes qui se sont attelées ensemble et, sans plus de manières pourvu qu'efficaces, tirent. Elles font bien leur travail, on ne les plaisante pas, et si quelquefois un solitaire s'attarde au comptoir, les yeux noyés de bière et de propositions, elles savent, l'une ou l'autre, d'oreille calme et assurée, écouter l'hommage et reconduire à la porte, longtemps après l'heure légale, l'homme déçu mais reconforté.

Entre la vie discrète des sœurs Ledoux et les décors en gouache et grisailles des petits salons du Florian (cinq tables tout de marbre fixées au sol, à distance des banquettes de velours) s'établit une correspondance aussi ténue qu'impérative, mystérieuse à force de limpidité, comme le sourire des portraits célèbres. De l'une aux autres se dessine un visage de Constance en robe légère, et qui respire une grappe de lilas.

*

Parfois il suffit d'une lumière matinale, du fond de l'air, pour que nous alerte une croisée qu'au soir — sauf si d'un bleu passé sur mur gris — nous n'aurions pas regardée. A Baume, le talus d'herbes aveuglantes irradiait une fenêtre aux rideaux blancs, d'une banalité tendre ; nous emportâmes l'élément de décor, selon le droit de razzia en vertu duquel nous avons dérobé les hautes vitres étroites d'une maison de Beaugency où jamais le crépuscule du soir ne déçoit notre certitude d'y voir se profiler Constance montant l'escalier après que soit achevé le rituel du salon Vuillard. Les fenêtres nous auront toujours proposé un gabarit premier, à dégrossir. Elle est allongée dans le jardin, entre d'éclatants pavots et les delphiniums en torche violette, si lointaine, saisie de la rue à travers une pièce dont la porte ouverte au fond l'encadre, qu'il semble bien que notre regard effectue un travelling avant dans le passé. Ou bien, tête inclinée sur l'oreillard de sa bergère, le corps abandonné sur une joue, elle somnole toute proche de nos voix qui entrent, soulevant peut-être de leur onde la dentelle du napperon où déflurit une pivoine blanche. Au réveil, elle saura que nous sommes passées.

*

Lorsque Constance marche au plafond, parfois elle se repose à l'ombre du lustre. L'architecture intérieure ne se préoccupe vraiment guère de ces randonnées : pour 5 cm de plat combien de hauts de portes à passer d'un redressement presque impossible, bras tendus, et lorsqu'elle veut dominer l'enfilade des soffites ou des solives, l'escalade d'une bibliothèque ou d'un vaisselier nécessite souvent de franchir d'abord un mur nu avant d'atteindre, voûtée selon l'exiguïté des sommets, les planchers ou ciels de tommettes encombrés d'astres lourds et morts. Mais aussi quelle solitude, quelle paix au bord des corniches, quelle intense immobilité de la cimaise et noblesse de la paroi, lisse ou coffrée de tableaux qu'elle frôle de sa robe, s'appuyant à peine aux cadres pour reprendre haleine dans la marche périmètre de la première investigation. Les soirs d'hiver elle s'assied à l'encoignure de la cheminée, tiède à ses reins, sa nuque, le visage levé vers la lumière du foyer qui brasille en altitude.

*

C'est la guerre, n'importe laquelle. Donnez des synonymes. Elle naît en plein synonyme.

Elle apprend à marcher dans la neige qui recouvre les frontières. « Nous ne sommes pas chez nous. Baisse les yeux. Ne dis pas ça. » Elle parle au moins trois langues — sans accent ?, dans quelle pense-t-elle ?, lorsqu'elle dit JE, quel mot ?, lorsqu'elle dit « demain plus tard l'autre » ? — D'abord l'exil — mais jamais elle ne rompt ; avec qui, d'avec quoi ? « le pouvoir symbolique » (?) ; elle garde tout, pas les objets, et ne se résout à l'Exode qu'à condition de ne tuer aucun Égyptien — et puis, la traduction-traversée, translation, transmutation, métamorphose, dévaluation, version, adaptation de l'intraduisible ; elle, aux points de convergence, tissu —. Elle part, en Angleterre, ou en France, où vous voulez, gouvernante. Sérieuse, profonde, quels sont ses projets ? De vitae curriculum ? Certificats de bonne conduite et services loyaux. Elle, qui s'entretient en langue sacrée avec qui ?, dépositaire, entend tous leurs aveux et confessions. Ils savent qu'elle n'en écrira rien ni ne parlera, elle est tellement au-dessus, ailleurs, s'ils n'avaient pas autant de soucis ils se demanderaient ce qui l'intéresse. Ils passent la belle saison, disons à Deauville ; le jeu la fascine — le coup de dé et les probabilités, les visages faits et défaits à coups de plaques — et la mer, la mer et le passage. Elle est trop bien ; à tellement l'encenser ils la perdent, le fils d'une grande famille, le négoce Bourgogne-Bercy-exportation est amoureux. Elle l'épouse, en dépit de (?). Le mariage, troisième station. La main passe, pair et manque. Nous n'en savons pas davantage : un événement ou plusieurs, une erreur ou une faute (?), rupture et soumission, elle échappe. Voyages, maternités, extinction du feu.

*

Des yeux grands ouverts dans la nuit, l'ange veille et garde, regarde — ô la mémoire festonnée valvaire de la coquille Saint-Jacques, vivante surgelée, que fronce un premier souvenir d'algue avant l'immixtion du couteau —, Constance se rappelle, comme elle s'endormait, lovée dans la chaleur des paroles familières, l'odeur du feu, du bois. D'une masse ; d'avoir tant sauté, couru sur les fûts de la scierie, et d'appétit comblé après le froid, sous le duvet des oies de Radom. Peut-être. Elle apprend l'insomnie en même temps qu'elle perdit les larmes — encore que dans l'amour... — Inutile de pleurer, de larmes il ne peut jamais y en avoir assez. Ne restent que les yeux, et rien à voir. Avant, elle s'appela Constance, et maintenant ? De tant de noms dépositaire et nul trésor où les verser.

Anthroponymes, matronymes, patronymes, toponymes, hagiotoponymes, hydronymes et oronymes, faune et flore, noms de fleurs et plantes (en latin, en français, en ?), noms d'oiseaux — petits noms d'oiseaux, grue par exemple — voilà ce qu'il conviendrait rassembler comme bandes magnétiques de sa mémoire, voler aux sous-sols dynamités par la mort. Comme chats abandonnés, ou chiens, Noiraude Rousset on les nomme, Davout si trouvé en août, Bouton si abandonné en pleine varicelle ou simplement Trouvat, comme par-dessus enfilé sur la veste, le nom est surnom, sobriquet — et sottises —, pseudonyme, alias. Oui, roman policier, d'espionnage, toujours, filière, filon, d'aventures, de guerre. Nom emprunté d'emprunt, emprunté gauche, jamais sur mesure et qui blesse ou gode, lit de Procuste, nom propre jamais possédé, toujours inadéquat.

*

La nuit serait-elle préférable au jour ? La nuit de la tortue réalisée dans sa carapace, la nuit de la glace profonde où sont inscrits tous les secrets du monde et des espaces infinis, l'ineffable nuit. Constance contemple. Banquise, permanence. La nuit des étreintes, d'abord et passionnément, la nuit rôdeuse et meurtrière — le sang coule le long de sa joue, ils pensent qu'elle agonise, gisant sous le corps qui épanche à gorge ouverte son verbe rouge et les formules de sa mémoire — une même nuit du désir ou de la peur, ce soir hier ou demain. Humeurs, lymphes et sudations sourdent, vagissements de l'ombre. Mais elle échappe, cesse de dormir jamais. Constance est allongée sous la varangue, absorbe les étoiles, scrute la nuit constellée de signes comme un lourd rideau de scène percé d'yeux lumineux — où la coulisse où la salle ? — La nuit comme une image, un reflet, l'obscur manifestation du mystère. Toutes ces nuits en trompe-l'œil, jeux de miroirs. Elle ferme les yeux. Ils croient qu'elle repose comme ils croiront qu'elle est morte, alors que seulement trépassée.